

—Enfant, répondit-elle, me suis-je jamais plainte de ton indifférence? tout l'amour que je devais attendre de toi, tu me l'as donné.

—Alors pourquoi voulez-vous que nous nous séparions? oh! mais, n'est-ce pas pas que cela n'est point? dis-moi que tu as voulu seulement m'effrayer.

—Il faut que nous nous séparions, Alice.

—Il le faut?—Et qui donc le veut, ma mère?

—Écoute, mon enfant, interrompit madame Warner: des événements que je ne pouvais prévoir ont eu lieu;—hier, j'espérais que tu ne me quitterais jamais; aujourd'hui je viens t'annoncer qu'avant la fin du jour tu abandonneras cette maison pour n'y plus rentrer.

—Mais qui donc a le droit d'exiger cela de vous, ma mère?

—Ce soir, tu partiras, ma chère fille;—et demain tu seras loin de moi;—ce soir je serai dans les armes, et demain et les autres jours je pleurerai encore; toi, mon enfant, dis que tu penseras toujours à ta pauvre mère absente, que tu la regretteras, que tu prieras Dieu pour elle.

—Mais je ne veux pas te quitter, ma mère; non, je ne le veux pas.

—Il le faut, Alice.

—Mais moi je n'y consentirai pas.

Madame Warner se leva solennellement et dit à sa fille:

—Alice, je l'ai promis.

—Mais je n'ai rien promis, moi! s'écria Alice, et je ne te quitterai point.

—Quoique éloignée de moi, tu seras heureuse, mon enfant; tout ce que tu souhaiteras, tu l'auras à l'instant; je ferai de ma fortune deux parts: pour toi sera l'une, pour moi l'autre.

—Je ne veux rien, dit Alice.

—Et puis, la personne qui sera chargée de veiller sur toi aura bien soin de ma chère Alice; comme je t'ai aimée, elle t'aimera;—et comme tu m'as aimée, tu l'aimeras.

—Oh! ma mère! murmura la jeune fille, que t'ai-je fait pour croire que je pourrais aimer quelqu'un autant que je t'aime?

Et elle sanglota.

Madame Warner sentait des larmes venir dans ses yeux; et cependant elle eut assez de force pour ne pas pleurer.

—Mais puisqu'il le faut, continua-t-elle en attirant Alice sur son cœur;—écoute, je suis obligée de partir, de m'éloigner, d'aller loin, bien loin, et en partant je te confie à une femme qui prendra soin de toi et que tu aimeras par reconnaissance.

—Je ne l'aimerai jamais, ma mère.

—Je connais ton cœur, reprit madame Warner: quand tu verras cette pauvre femme me remplacer près de toi, te nommer sa fille...

—Me nommer sa fille! s'écria Alice: oh! jamais je ne consentirai à ce qu'une autre que toi m'appelle sa fille.

Puis, regardant sa mère avec fermeté:

—Que t'ai-je donc fait, dit-elle, pour que sois si cruelle envers moi? tu me détestes donc bien, ma mère!

—Moi! te détester? oh! tu ne le crois pas.

—Eh bien! puisque tu m'aimes, ne me parle pas ainsi.

Madame Warner embrassa Alice.

—Quand je songe, murmura-t-elle, que c'est la dernière fois que j'appuie mes lèvres contre ton front, oh! tout mon courage est prêt à m'abandonner.— Mais sois plus courageuse que moi, mon enfant, résigne-toi.

—Ma mère, je ne vous quitterez jamais.

—Mais il le faut, te dis-je.

—Ma mère, je ne vous quitterai jamais.

—Mais je l'ai promis, juré.

—Ma mère, je ne vous quitterai jamais.

—Mais dans une heure, peut-être, on viendra te chercher.

—Ma mère, je ne vous quitterai jamais.

—Mais on vient peut-être déjà, reprit madame Warner.

Alice s'élança au cou de sa mère, s'y attacha avec force, et regardant autour d'elle avec égarement:

—Qu'on vienne donc m'arracher de vos bras! s'écria-t-elle avec une voix menaçante. Je serai morte avant qu'on y parvienne.

—Oh! mon enfant, pourquoi m'aimes-tu autant? dit madame Warner.

—Oh! ma mère, pourquoi m'aimez-vous si peu? répondit Alice.

Et toutes deux se regardèrent en silence et avec angoisse.

Une demi-heure plus tard, madame Warner rentrait avec sa fille dans son appartement. Elle rencontra Louise et lui ordonna de faire venir Jacques, son vieux serviteur.

Celui-ci ne tarda pas à arriver.

—Toutes les malles sont-elles faites? lui dit madame Warner.

—Pas encore, madame.

—Hâtez-vous alors, car nous partons ce soir;— que tout soit prêt avant une heure; vous m'entendez?

—Oui, madame, dit Jacques.

Et il s'éloigna.

—Maintenant, cours à ta chambre, mon enfant, dit madame Warner à Alice; quelques minutes te suffiront pour changer de toilette; va, et sois prompte.

—Mais, pourquoi, ce départ précipité? répondit Alice.

—Je te l'expliquerai plus tard, ma fille; aujourd'hui je n'en ai ni la force, ni le temps.

Cinq heures sonnèrent.

Alice pensive allait sortir.

Madame Warner l'arrêta.

—Non, non, demeure, dit-elle: tu mettras un manteau sur ta robe, et nous partirons ainsi.

Elle ouvrit une porte, prit un manteau et le jeta sur les épaules d'Alice; puis elle lui mit un bonnet sur la tête, l'ajusta coquettement et l'embrassa après en lui disant:

—Tu es toujours jolie.

Et Alice sourit.

Elles demeurèrent quelque temps encore à s'entretenir de choses indifférentes; mais madame Warner, malgré ses efforts pour paraître tranquille, était violemment agitée et inquiète; toujours ses yeux se reportaient de sa fille sur la pendule, et de la pendule dans la cour.

(A CONTINUER.)